

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Visiteurs et personnels de zoos urbains : une approche sociogéographique des liens entre conception de la nature et actions

Visitors and Staff of Urban Zoos: A Sociogeographic Approach of the Links Between Conception of Nature and Actions

Déborah Bekaert and Saïda Houadfi

Volume 14, Number 2, May 2019

Sur le thème : Nature et action

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1062510ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1062510ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bekaert, D. & Houadfi, S. (2019). Visiteurs et personnels de zoos urbains : une approche sociogéographique des liens entre conception de la nature et actions. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 14(2), 185–230. <https://doi.org/10.7202/1062510ar>

Article abstract

This article emanates from a multidisciplinary work about the relationships that the human being and its institutions maintain with animal world: from the example of three urban zoos, geography and sociology converse on how zoos' actions influence the conception of the nature of its visitors and its professionals. The treatment and analysis of twenty interviews and observations demonstrate the ambivalence of the impact of zoos' actions on the public. While maintaining a function of distraction and leisure, the Zoo defends its place as an actor engaged in the conservation of animal species, however, the permanence of its existence nuances its effectiveness to protect sustainably the nature of the perverse effects of human activities.

Visiteurs et personnels de zoos urbains : une approche sociogéographique des liens entre conception de la nature et actions

DÉBORAH BEKAERT

Laboratoire TVES (Territoires, villes, environnement et société),
EA 4477, Université de Lille

SAÏDA HOUADFI

Laboratoire CLERSÉ (Centre lillois d'études et
de recherches sociologiques et économiques),
UMR 8019, Université de Lille

A l'issue d'un séminaire intitulé « Épistémologie et pluridisciplinarité¹ », organisé par l'école doctorale SESAM (Sciences économiques, sociales, de l'aménagement et du management) et animé par Anne Volvey, géographe, l'idée d'une collaboration interdisciplinaire autour d'un même objet a émergé. La revue *Nouvelles perspectives en sciences sociales* nous offre l'opportunité de la matérialiser en ces lignes.

Si les approches géographique et sociologique se complètent², elles abordent la réalité humaine dans des dispositions différentes³.

¹ Anne Volvey, séminaire intitulé « Épistémologie, pluridisciplinarité », *Séminaire de l'École doctorale SESAM*, Université de Lille, 2 mai 2016, École doctorale SESAM, Université de Lille.

² Jacques Coenen-Huther, « La sociologie et la géographie : concepts, analogies, métaphores », *Revue européenne des sciences sociales*, n° 38, 2000, p. 141-158.

³ Max Sorre, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, La petite bibliothèque sociologique internationale, Paris, 1957.

Nonobstant l'éclatement de la discipline⁴, le paradigme principal du raisonnement géographique, s'inscrit dans une volonté de comprendre l'organisation des espaces et les relations des sociétés à leur environnement⁵. L'intérêt de l'analyse sociologique, en dépit du fait que celle-ci ne se place pas d'emblée dans la perspective de l'espace⁶, se situe dans la prise en compte des pratiques sociales et des représentations qu'ont les groupes humains des espaces qu'ils habitent et parcourent⁷. La différence capitale de ces approches réside, selon Jean-Charles Falardeau, dans le fait que la géographie, en regardant la nature, y voit les hommes, et la sociologie, en observant les groupements humains, doit tenir compte de la nature⁸.

En dépit des dérèglements climatiques, enregistrés par les membres du GIEC⁹ (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), de l'appauvrissement continu des écosystèmes qui contribuent à la naissance de nouvelles interrogations, la nature, pourtant au cœur des études en biologie, en écologie, en climatologie, entre autres, n'a été que très peu traitée par nos disciplines respectives. C'est dans l'optique de s'en saisir comme objet innovant de recherche pour les sciences humaines et sociales que notre réflexion commune s'oriente vers une approche globale de la nature, interrogeant les interactions entre ses éléments abiotiques (géodiversité) et le vivant (biodiversité).

⁴ Jean Gardin, Richard Raymond et Anne-Paule Mettoux, « Quelle sociologie pour les géographes, quelle géographie pour les sociologues? », *Strates*, n° 11, 2004, p. 1-16.

⁵ Nicole Mathieu, « L'environnement dans la géographie urbaine actuelle, diagnostic et perspective », *Actes du Colloque national d'écologie urbaine*, 1992, p. 124-131.

⁶ Fernand Dumont et Yves Martin, « Aménagement du territoire et sociologie », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 5, n° 10, 1961, p. 257-265.

⁷ Jean Gardin, Richard Raymond et Anne-Paule Mettoux, *op. cit.*

⁸ Jean-Charles Falardeau, « Géographie humaine et sociologie », *Revue de géographie jointe au Bulletin de la Société de géographie de Lyon et de la région lyonnaise*, vol. 25, n° 4, 1950, p. 342-346.

⁹ Le 5^e rapport du GIEC sur les changements climatiques et leurs évolutions futures fournit des relevés scientifiques précis sur la situation climatique actuelle et des scénarios envisageables. Il est consultable en ligne sur Internet. Se reporter à : <http://leclimatchange.fr/les-elements-scientifiques/>.

La nature, concept polysémique, recouvre de nombreuses dimensions liées notamment aux contextes culturels. Il ne s'agira pas, dans cet article, de reprendre le traditionnel débat autour du rapport entre nature et culture mais de mesurer les interactions possibles entre monde humain et non humain, sachant que ces interactions diffèrent d'une société à une autre, voire d'un groupe social à un autre ou en, d'autres termes, d'une culture à l'autre. Dans un éclairant numéro de la revue *Géographie et cultures*, Éric Glon et Christelle Hinnewinkel s'interrogent sur le lien entre la protection de la nature et la protection de la société : construction sociale, la protection des milieux naturels n'a pas fini de faire l'objet de tensions, de différends plus ou moins vifs mais aussi de consensus¹⁰.

C'est autour des rapports qu'entretiennent l'humain et ses institutions avec le monde animal que nos deux regards disciplinaires s'articuleront. À partir de l'exemple de trois zoos urbains¹¹, géographie et sociologie conversent sur la façon dont les actions mises en place dans le cadre de ces espaces influencent la conception de la nature des acteurs, visiteurs mais aussi professionnels exerçant dans ces zoos.

¹⁰ Éric Glon et Christelle Hinnewinkel, « Introduction », *Géographie et cultures*, n° 69, 2009, p. 3-10.

¹¹ Les zoos, dont il est question dans notre article, sont français, urbains, municipaux et membres de l'Association européenne des zoos et des aquariums *EAZA* pour *European Association of Zoos and Aquaria*. En tant que membre de l'*EAZA*, ils possèdent dans leur collection quelques animaux intégrés à un programme d'élevage. Ils ont, tous les trois, été créés dans les années 1950. Ils sont de petites et moyennes tailles, accueillent entre 95 000 et 300 000 visiteurs par an et hébergent entre 250 et 450 animaux pour 50 à 100 espèces. Ces trois zoos composent une partie du terrain de recherche de Déborah Bekaert, doctorante en géographie dont la thèse porte sur les réseaux d'échanges d'espèces, entre autres. Les travaux de Déborah Bekaert s'inscrivent dans l'idée selon laquelle la géographie n'est pas seulement une science sociale ni uniquement une science naturelle, mais bien une discipline apte à appréhender la spatialisation d'objets naturels et d'objets sociaux. Voir à ce sujet, Hervé Regnauld et Virginie Vergne, « Quelle est la nature de la géographie physique? », *L'Information géographique*, vol. 82, n° 1, 2018, p. 10-18. Au regard de la recherche en cours de Déborah Bekaert et de son engagement à faire preuve de précaution dans le traitement de certaines données, les zoos concernés par cet article feront l'objet d'une anonymisation.

En nous appuyant sur une lecture croisée d'entretiens semi-directifs¹² et d'observations *in situ*¹³, nous soulignerons les effets

¹² La méthodologie utilisée pour cet article s'appuie essentiellement sur le *Manuel de recherche en sciences sociales* de Luc Van Campenhoudt et Raymond Quivy (Paris, Dunod, 2011 [1995]) et sur l'article « Quelle sociologie pour les géographes, quelle géographie pour les sociologues? », rédigé par Jean Gardin, Richard Raymond et Anne-Paule Mettoux (*op. cit.*). Notre méthodologie s'inscrit résolument dans une démarche dite qualitative qui privilégie les entretiens semi-directifs et l'observation des pratiques de la visite aux zoos. Elle tire de riches enseignements des démarches méthodologiques contenues dans les références bibliographiques citées ci-dessus. Elle présente l'avantage de permettre le recueil de témoignages. Les matériaux mobilisés émanent de deux sources différentes. Une partie des données recueillies est issue du travail de Déborah Bekaert, doctorante au sein du laboratoire TVES EA 4477 (Territoires, villes, environnement et société), en géographie, dont le sujet de thèse porte sur les zoos. Elle a ainsi rencontré, dans le cadre de ses observations de terrain, les professionnels des trois zoos urbains dont il est question plus haut (trois soigneurs, une animatrice animalière et un agent technique) et des acteurs associatifs. L'autre partie, composée de 22 entretiens semi-directifs auprès de visiteurs de ces zoos a été recueillie par Saïda Houadfi, doctorante en sociologie au CLERSÉ UMR 8019 (Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques) et Déborah Bekaert, sur la base de grilles d'entretien et d'observation co-élaborées. Les auteures de cet article ont rencontré plus d'une cinquantaine de visiteurs au cours de leurs visites aux zoos; elles ont fait le choix, pour répondre à l'appel à contribution de la revue *Nouvelles perspectives en sciences sociales* et respecter le nombre de caractères souhaités, d'analyser qualitativement 22 entretiens tout en étant conscientes des limites d'une telle démarche qui ne permet d'établir des conclusions exhaustives. Les données qualitatives restantes pourront être utilement exploitées dans le cadre du travail de thèse de Déborah Bekaert. Dans la construction de l'échantillon retenu pour l'écriture de cet article, les auteures ont pris en considération des critères portant sur l'âge (enfants de 10 ans, adolescents et adultes) et la condition des personnes au moment de la visite dans le zoo (seule, en couple ou en famille). Ces entretiens ont été conduits au cours de deux déplacements dans chacun des zoos, lors de journées ensoleillées qui ont facilité les déambulations avec les interviewés, dans le zoo. Ils n'ont pas été menés conjointement mais ont été enregistrés, avec une durée moyenne de 30 minutes. La totalité des visiteurs habitent à proximité du zoo dans lequel l'entretien s'est déroulé. Afin de permettre une parole libre, la règle de l'anonymat a été posée pour les personnels rencontrés et étendue aux personnes visiteuses : à ce titre, les prénoms ont été modifiés tout en préservant une référence à leur état civil. L'analyse des entretiens s'appuie sur le vécu des acteurs rencontrés : elle vise à comprendre le sens que donnent les acteurs à leurs actions.

¹³ L'expression « *in situ* » utilisée ici renvoie à la méthodologie de l'observation sur le terrain. Elle sera employée plus avant dans un autre sens que nous préciserons.

de certaines actions proposées par les zoos sur leurs personnels et leurs visiteurs. Les zoos se prêtent aisément à l'analyse pluridisciplinaire; ils permettent une approche scientifique innovante sortant du cadre confortable de chaque discipline. Le zoo représente un terrain d'étude pertinent dans le sens où il remplit deux fonctions qui, du premier abord, peuvent paraître antinomiques. D'une part, la mise en scène de la captivité animale et la communication sont mobilisées en vue d'assurer la distraction des visiteurs. D'autre part, la mise en œuvre d'actions ciblées de sensibilisation à la préservation des écosystèmes et une participation à des projets de protection *in situ*¹⁴ des espèces, autrement dit, dans leur environnement naturel, sont de plus en plus valorisées dans les campagnes publicitaires de ces zoos. Ainsi, les actions qui seront relevées dans cet article seront de deux ordres, les unes cantonnées dans les murs des zoos, les autres, s'étendant au-delà, dans les régions dont sont originaires les espèces captives.

Dans ses travaux sur les rapports de l'humanité et l'animalité, Georges Chapouthier montre comment le statut philosophique de l'animal, dans les grandes civilisations, a longtemps oscillé entre deux conceptions fondamentales jusqu'à aboutir, dans la pensée occidentale actuelle, à celle de l'animal-être sensible¹⁵. L'animal humanisé, ou petit homme modifié, se retrouve dans la littérature, dans les fables de la Fontaine par exemple, ou encore dans l'utilisation populaire de la parabole : ne dit-on pas « courageux comme un lion », « rusé comme un renard », « gai comme un pinson »? L'animal divinisé est, quant à lui, présent dans des civilisations où la frontière entre animal et humain est poreuse : les traces laissées par les civilisations indiennes ou encore par

¹⁴ La conservation *in situ* est une technique de conservation de la faune et de la flore sauvages, en voie d'extinction, qui intervient dans le milieu naturel. La conservation *ex situ*, est, quant à elle, une technique consistant à mettre en place des actions de conservation de la faune et de la flore sauvages hors de leur milieu naturel. L'objectif est le renforcement des stations naturelles affaiblies, voire la réintroduction dans la nature des espèces disparues. Pour aller plus loin, consulter les sites <http://www.waza.org> et <http://www.conservation-nature.fr>.

¹⁵ Georges Chapouthier, « Le statut philosophique de l'animal : ni homme, ni objet », *Le Carnet PSY*, n° 139, 2009, p. 23-25.

l'Égypte ancienne témoignent de représentations d'animaux divinisés, laissant à voir une perception intime du rapport à la nature, ici, à l'animalité. La rupture avec ces deux conceptions, fruit d'un long processus, est relativement récente : l'animal-objet, notamment, bien que fortement implanté dans les représentations des sociétés occidentales, est toutefois contesté. Nous retrouvons en l'exemple de madame de Sévigné¹⁶, l'illustration de la remise en cause de la théorie de l'animal-machine de Descartes. Si, dans une reconnaissance de plus en plus marquée d'une sensibilité animale, cette remise en cause figure aujourd'hui comme disposition légale dans le code civil¹⁷, quelle place effective l'animal occupe-t-il dans la société moderne occidentale? Quels en sont les contours ou encore les dimensions? Le cas du zoo paraît pouvoir apporter quelques éléments de réponse à cette question qui croise dimension spatiale, par l'organisation de l'espace, et dimensions symboliques par, entre autres, les représentations qu'il suscite et véhicule.

Dans un contexte écologique dégradé tel que nous le vivons aujourd'hui et face à la sixième extinction de masse, dont la terre fait l'objet, les zoos¹⁸ se sont progressivement imposés, s'attribuant,

¹⁶ Madame de Sévigné émet, le 23 mars 1672, à la fin d'une lettre adressée à sa fille des critiques à l'encontre de la théorie de l'animal-machine de Descartes, en affirmant que ses chiens ressentent des émotions (citée par Delphine Reguig-naya, « Descartes à la lettre : poétique épistolaire et philosophie mondaine chez Madame de Sévigné », *Dix-septième siècle*, n° 3, 2016, p. 511-525). L'exemple de madame de Sévigné est intéressant dans le sens où il montre à voir l'implication des personnalités illustres dans la défense de la cause animale et dans la critique du système établi. La compassion envers les animaux se retrouve chez d'autres personnalités dont des hommes et des femmes de lettres : les positions de Marguerite Yourcenar, par exemple, s'inscrivent dans la continuité de la pensée de Madame de Sévigné. Plus récemment, les réseaux sociaux, de par leur réactivité notamment, sont désormais autant d'appuis à la visibilité publique du combat pour la cause animale.

¹⁷ L'animal est légalement reconnu comme un « être vivant doué de sensibilité » dans le Code civil (nouvel article 515-14); il n'est plus envisagé sous sa valeur marchande et patrimoniale, ni n'est plus considéré comme un bien meuble (article 528 du code civil).

¹⁸ À ce stade du propos, nous adopterons la terminologie « zoo ». Cette terminologie utilisée pour définir ces espaces anciens, connus et reconnus par une population avide de divertissement et de découverte de l'animalité, fait son

de fait, une nouvelle identité d'acteurs engagés dans la conservation des espèces, allant même jusqu'à se donner la qualification ou à être comparés à des « arches de Noé ». Se dotant de nouvelles potentialités à valeur « scientifique, éducative et écologique »¹⁹, ils entendent, à travers des campagnes de sensibilisation et des animations quotidiennes en direction des visiteurs, contribuer à la mise en œuvre « d'un monde juste qui apprécie et préserve la nature²⁰ ». L'historienne Violette Pouillard a mis en lumière les contextes institutionnel, politique et culturel des politiques humaines de gestion des zoos et la façon dont les animaux captifs ont été entraînés dans leur sillage²¹. Aussi, ces espaces de rencontres entre animaux humains et non humains²² représentent de formidables terrains pour observer, analyser les actions mises en place par les premiers : d'un animal « objet » à un animal sensible ou d'un animal mis en scène à un animal pris en compte, la réalité des zoos s'inscrit dans une ambivalence, « un monde de contradictions²³ », que nous nous proposons de mettre en débat.

Face au vivant et à la sensibilité de celui-ci, la visite au zoo dépasse le cadre du loisir et devient ainsi, nous disent les tenants de la captivité animale, une expérience interactive entre animal

apparition dans le langage courant en Angleterre pour signifier le jardin zoologique « *zoological garden* » de Londres fondé en 1828. Il figure pour la première fois dans la langue française en 1931 (Jean Dubois, Albert Dauzat et Henri Mitterand, *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse, 2011).

¹⁹ Gerald Durrell, *L'arche immobile*, Paris, Stock, 1977.

²⁰ La devise du programme dit « visionnaire » affichée par l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature).

²¹ Violette Pouillard, « En captivité. Politiques humaines et vies animales dans les jardins zoologiques du XIX^e siècle à nos jours. Ménagerie du Jardin des Plantes, zoos de Londres et Anvers », thèse de doctorat en histoire, Lyon, Université de Lyon en cotutelle avec l'Université libre de Bruxelles, 2015.

²² Cette nouvelle appellation, remplaçant celle opposant l'homme à l'animal, correspond à un nouveau positionnement de l'humain dans la hiérarchie du vivant en remettant en cause sa suprématie. L'humain devient un animal comme les autres. En outre, l'antispécisme marque la volonté d'une reconnaissance progressive des besoins psychologiques, physiologiques et sociaux des animaux non humains.

²³ Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, 1998.

humain et non humain et renvoie, en perspective, à la place de l'homme dans la nature. D'autres voix s'élèvent contre cette captivité, défendant le droit des animaux à évoluer dans leur environnement naturel. Il ne s'agira pas, pour nous, de nous inscrire dans le débat pour ou contre ces espaces mais de tenter d'en cerner les enjeux et de concevoir ce qui s'y joue.

Aussi, dans le cadre de cette coexistence entre loisir et sensibilisation, nous chercherons à comprendre en quoi le zoo modifie-t-il les pratiques des visiteurs, dans leur vie courante, vis-à-vis de l'animal ou de l'environnement.

Notre exposé sera décliné en trois temps. Un premier développement sera consacré aux grands traits historiques, géographiques et législatifs du zoo, tant ces domaines ont largement débattu des rapports que l'humain entretient avec la nature et des conceptions qui s'y rattachent. Corinne Beck, historienne et archéologue le souligne justement : « Au total, suivre la bête captive convie à un cheminement à travers l'histoire de la perception de la nature et de la place de l'homme²⁴ ». Il ne s'agira pas, pour nous, de décrire de façon exhaustive le zoo et son évolution dans le temps²⁵ mais d'apporter des éléments de contexte permettant de le situer aujourd'hui. Une seconde partie sera dédiée à la mise en scène de l'animalité captive et à ses effets tant sur les visiteurs mais aussi sur une partie des professionnels rencontrés qui, de par leur fonction au sein du zoo, participent à l'aménagement de son cadre. Quelles sont leurs représentations? Quelles actions mettent en place les gestionnaires des zoos et quels en sont les effets? Comment celles-ci se traduisent-elles en enjeux sociaux? Enfin, nous nous attarderons sur les visiteurs pour mettre en lumière les

²⁴ Corinne Beck, « En guise de conclusion », dans Corinne Beck et Fabrice Guizard (dir.), *La bête captive au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Amiens, Encrage, 2012, p. 184.

²⁵ Se reporter au travail d'Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier (*op. cit.*) et aux travaux de Violette Pouillard (« En captivité. Politiques humaines et vies animales dans les jardins zoologiques du XIX^e siècle à nos jours. Ménagerie du Jardin des Plantes, zoos de Londres et Anvers » (*op. cit.*); « Quelques éclairages sur l'histoire des relations entre hommes et animaux de zoo, issus du jardin zoologique de Londres (1828-vers 2000) », *Histoire urbaine*, n° 44, 2015, p. 125-138).

projections qu'ils envisagent, les actions et les pratiques sociales qu'ils mettent en place dans leur rapport aux animaux, d'une part, et, d'autre part, de façon plus large, dans leur rapport à la nature.



Source : Déborah Bekaert, avril 2018

Photographie 1. Lors de cette prise photographique dans l'enclos du zèbre, celui-ci n'a manifesté ni crainte ni agressivité. La vision de cet équidé, naturellement dévolu aux grands espaces africains, galopant dans un espace clos, témoigne des controverses de la captivité animale.

Penser les effets de la production humaine sur la nature : le zoo, un dispositif au cœur des sciences sociales

« Bioparc », « parc animalier », « jardin zoologique », « ménagerie », « réserve zoologique », « espace zoologique », « parc de conservation » : le zoo revêt de nombreuses appellations et recouvre des réalités spatiales et temporelles très différentes. Lieu de divertissement populaire, il propose une rencontre entre des animaux sauvages le plus souvent exotiques et des humains. Ainsi, certains zoos prennent l'allure de parcs d'attraction, sur plusieurs centaines d'hectares, d'autres se spécialisent dans la conservation génétique de diverses espèces et d'autres encore, de dimension restreinte et aux moyens limités, accueillent de petites espèces animales bien

loin des lions ou des éléphants, figures emblématiques communément attendues dans ces espaces de représentation animale. Les chiffres extraits du site de la WAZA (*World Association of Zoos and Aquariums*²⁶) sont révélateurs du succès de ces espaces : plus de 700 millions de visiteurs se rendent chaque année dans plus de 1 300 zoos et aquariums²⁷. Il n'existe pas de définition internationale et officielle du zoo. Il est, toutefois, possible de circonscrire les contours de ce qu'est un zoo en prenant appui sur un document dans lequel sont exprimés la philosophie et les objectifs de conservation poursuivis²⁸. Ainsi, la communauté zoologique s'accorde à reconnaître que, pour atteindre ces objectifs de conservation de la nature, un zoo se doit de remplir les fonctions de recherche, de sensibilisation et d'éducation. Cette vision favorable aux zoos n'est pas sans susciter, *a contrario*, de vives critiques de la part de leurs adversaires. Le développement qui suit se propose de fournir quelques éléments de compréhension du zoo afin de mieux cerner ses principales dimensions à partir de trois approches, spatiale, historique et législative.

²⁶ Pour reprendre les termes, mis en ligne sur la page d'accueil de son site, la WAZA est « l'organisme unificateur pour la communauté mondiale des zoos et aquariums ». Elle les fédère autour d'objectifs communs, ceux de la recherche du bien-être animal, de l'éducation à l'environnement et à la conservation. L'adhésion à la WAZA implique, de la part de ses membres, le respect d'un certain nombre de normes telles que la stricte application de la législation internationale ou la mise en place d'activités en lien avec la conservation.

²⁷ Ces chiffres figurent dans un fascicule intitulé *Une stratégie globale de l'aquarium pour la conservation et la durabilité* publié en 2009 et mis en ligne sur le site de la WAZA à l'adresse suivante : <https://www.waza.org/priorities/conservation/conservation-strategies/>. Ils correspondent seulement aux zoos membres de l'association. Dans l'état actuel des choses, il est impossible de disposer ou d'établir un état exhaustif du nombre des zoos dans le monde. Par ailleurs, si l'on s'appuie sur ces chiffres, près de 10 % de l'humanité se rendrait annuellement dans un de ces espaces, il convient, toutefois, de souligner une limite de cette comptabilisation : le mode de comptage des zoos ne prend pas en considération le nombre de visites répétées sur la même année par le même visiteur.

²⁸ Ce document de 2005, rédigé par des gestionnaires de zoo et des professionnelles du monde animal, s'intitule « Construire un avenir pour la faune et la flore. Stratégie mondiale de conservation des zoos et aquariums. » Il est consultable sur le site de la WAZA, dans la rubrique « conservation ».

Bien que ne lui octroyant pas une place centrale dans son corpus disciplinaire²⁹, la géographie s'est saisie de la question animale et des rapports qu'entretient l'homme avec celle-ci dans la constitution de sa toute nouvelle discipline, la « géographie humanimale ». Le zoo est devenu, depuis le début des années 2000, un objet enrichissant la production scientifique, permettant à cette dernière un élargissement de son champ épistémologique. La géographie humanimale s'inscrit dans la continuité des travaux de recherche venus des pays anglo-saxons³⁰ qui prônent le partage de l'espace et du temps entre les animaux et les humains et intègrent, de fait, l'animal comme un acteur social à part entière. Inscrite consubstantiellement dans une approche pluridisciplinaire, la géographie humanimale puise dans les corpus sociologique, historique, anthropologique et éthologique pour mieux mesurer la portée de la construction spatiale de l'humanimalité.

Le zoo, espace privilégié de rencontre entre les humains et les animaux, est à la croisée de ces champs disciplinaires. L'approche des zoos par Jean Estebanez se propose de les concevoir comme des dispositifs spatiaux. Ce concept foucauldien, transposé par Michel Lussault en géographie, intègre les zoos dans un système de pensée élargie dans lequel sont notamment pris en compte la culture, le pouvoir, les normes et les acteurs³¹. Il permet de se dégager d'une description purement spatiale des zoos, en d'autres termes, d'une description des frontières notamment, pour explorer de nouvelles dimensions. D'autres contributions invitent à mesurer le degré de perméabilité de la frontière matérielle, certes, mais également de la frontière symbolique sans cesse renégociée entre les humains et les animaux. Plus encore, elles appellent à s'interroger sur les modalités de mise en scène de l'animalité

²⁹ Jean Estebanez, Emmanuel Gouabault et Jérôme Michalon, « Où sont les animaux? Vers une géographie humanimale », *Carnets de géographes*, n° 5, 2013, p. 1-9.

³⁰ Il s'agit des deux groupes de recherche : *Animal Geography Research Network* en Grande Bretagne et *Animal Geography Specialty Group* aux États-Unis.

³¹ Michel Lussault, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace*, Paris, Seuil, 2007.

captive, fortement tributaire du positionnement de l'humain vis-à-vis de la nature et de la place accordée aux animaux³².

Dans son essai d'anthropologie sur les émotions ressenties au cours d'une visite au zoo, Véronique Servais défend l'idée selon laquelle le zoo met sûrement en interaction des humains et des animaux mais développe une connaissance faussée de l'animalité³³. Il produit ainsi des « animaux-objets » qui rendent difficile voire impossible un quelconque lien avec l'animal sauvage et la nature. De plus, selon Servais, la mise en scène s'oriente toujours vers un rapport de force à l'avantage de l'humain. Pour d'autres, l'animal de zoo serait un animal « liminal³⁴ ». Un profond paradoxe se révèle dans le statut des animaux captifs. Ils sont dits sauvages alors même qu'ils vivent dans des espaces réduits sous la dépendance permanente de l'espèce humaine. En conséquence, l'animal du zoo est « à la fois ici (présent) et d'ici (il vit au zoo et il n'en sortira jamais) mais il est également là-bas (distant, absent et seulement imaginé), sa vie est rattachée à un ailleurs³⁵ ». Ce discours sur les animaux du zoo est illustratif de la place occupée par ces derniers dans l'(in)conscient collectif. Ces animaux sont alors la représentation symbolique de leurs congénères à l'état sauvage. Afin de réduire, dans l'imaginaire collectif, les écarts entre milieux naturels et milieux captifs, les zoos dits modernes³⁶

³² Jean Estebanez et Jean François Staszak, « Animaux humains et non-humains au zoo. L'expérience de la frontière animale », dans Annik Dubied (dir.), *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivité*, Genève, Droz, 2012, p. 149-174.

³³ Véronique Servais dans son article intitulé « Zoos, éducation et malentendus. Essai d'anthropologie des émotions du visiteur de zoo » (*Cahiers d'éthologie*, n° 19, 1999, p. 1-16) questionne le comportement des visiteurs vis-à-vis des animaux du zoo.

³⁴ Garry Marvin, « L'animal de zoo. Un rôle entre sauvage et domestique », *Techniques et culture*, n° 50, 2008, p. 107. L'anthropologue anglais Garry Marvin interroge le zoo en le comparant à un décor de théâtre dans lequel l'animal, défini comme liminal, occupe une position intermédiaire entre le statut de sauvage et celui de domestique.

³⁵ Véronique Servais, « Zoos, éducation et malentendus. Essai d'anthropologie des émotions du visiteur de zoo », *op. cit.*, p. 108.

³⁶ Il est essentiel de mettre l'accent sur cette appellation de zoo moderne : tous les zoos ne disposent pas des moyens nécessaires pour adopter une scénographie proche, du moins, visuellement, du cadre naturel des espèces en captivité.

utilisent des stratégies de mise en scène comme l'usage de décors qui rappelle les milieux d'origine des espèces mises en scène. En définitive, quelle définition peut être tirée de ces analyses? Le zoo serait subséquemment un espace clos en rupture spatiale avec ce qui l'entoure. Dans ce contexte spatial, cette rupture, liée, d'une part, aux systèmes de clôture, aurait la fonction incontournable de protéger les humains d'un éventuel risque d'évasion animale et, d'autre part, matérialisée par l'acquittement d'un droit d'entrée, s'imposerait alors comme une contrainte aux visiteurs contrôlés dans leur liberté de circuler.

Si les limites spatiales extérieures du zoo s'imposent à la vue de tous, celles qui compartimentent les espaces intérieurs sont le produit d'agencements réfléchis, dans lesquels les zones de captivité des animaux s'imbriquent avec les allées de promenade des visiteurs. À ce titre, les zoos urbains que nous avons choisis pour cet article racontent, chacun à sa manière, une histoire : celle de la place de l'humanité dans la nature, l'animal étant une composante de cette dernière. Aussi, pour comprendre l'existence des zoos actuels, il faut opérer un croisement des perspectives spatiales et temporelles, en d'autres termes, rechercher la genèse de leur constitution et de leur évolution.

Zoo et éléments d'histoire : la captivité animale à l'épreuve du temps et des représentations

Notre contribution ne prétend pas retranscrire une approche historique des zoos mais l'exercice exige de partir d'éléments d'histoire pour situer leur naissance et leur évolution au fil des époques³⁷. L'histoire a posé les bases nécessaires, facilitant ainsi l'approche réflexive autour de ces espaces, éclairant les formes

La modernité peut ici s'entendre comme la capacité pour certains zoos de recréer un décor naturel projetant le visiteur dans une ambiance exotique et dépayssante.

³⁷ Se reporter au travail de d'Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier (*op. cit.*) et au travaux de Violette Pouillard (« En captivité. Politiques humaines et vies animales dans les jardins zoologiques du XIX^e siècle à nos jours. Ménagerie du Jardin des Plantes, zoos de Londres et Anvers » (*op. cit.*); « Quelques éclairages sur l'histoire des relations entre hommes et animaux de zoo, issus du jardin zoologique de Londres (1828-vers 2000) », *op. cit.*).

particulières des relations de l'homme à la nature. L'histoire de la possession de l'animal puis de l'enferment de ce dernier remonte à des temps très anciens : les zoos d'aujourd'hui trouvent leurs racines dans les ménageries³⁸ anciennes (antique, médiévale et moderne).

Les zoos, tels qu'on les connaît aujourd'hui, sont les produits d'une longue histoire. Les historiens attestent de la présence de traces de ménageries chez les Pharaons, les Sumériens, les Akkadiens et les Babyloniens au II^e millénaire avant J.-C. Ce désir de posséder et de montrer des animaux se répand chez les peuples de Chine, de Grèce et, plus tard, chez les Romains, et correspond à un besoin de prestige et de puissance des souverains. Ils sont, dès lors, l'occasion illustrative du pouvoir de leur propriétaire. L'extension et le développement des relations commerciales enrichissent la collection des ménageries, en y apportant de nouvelles espèces provenant des régions méditerranéennes et du Proche-Orient. Les XVI^e et XVII^e siècles voient s'imposer une mise en spectacle des animaux retenus. Les ménageries sont également les lieux de la proclamation de la domination occidentale sur le sauvage. Parallèlement, en 1664, une partie des jardins du château de Versailles est aménagée sous la forme d'un espace clos radioconcentrique, regroupant des animaux rares et exotiques : ce modèle se propage dans les jardins des princes de l'Europe. Toutefois, les recherches historiographiques situent la naissance des jardins zoologiques au moment de l'établissement de la ménagerie du Jardin des plantes à Paris, en 1794³⁹. Celle-ci dispose de quelques bâtiments et d'animaux dans un parc paysager, et va servir de référence avec, notamment, la création des jardins zoologiques de Londres (1828), d'Amsterdam (1838), d'Anvers (1843) ou de Berlin (1844). La ménagerie parisienne répondait aux mêmes logiques de classement taxinomiques et

³⁸ L'utilisation du terme de ménagerie est un anachronisme introduit depuis les trois volumes de Gustave Loisel, *Histoire des ménageries de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Octave Douin et Henri Laurens, 1912.

³⁹ La ménagerie a été reconnue officiellement par le Comité de salut public, un an après le transfert des « animaux exhibés sur la voirie au Jardin des plantes » (voir Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos, op. cit.*, p. 103.

zoologiques que les différentes collections du Muséum d'histoire naturelle. Les zoos se démocratisent, progressivement, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le goût de l'exotisme, le besoin croissant de loisirs des pays d'Europe mais également la volonté d'assurer la rentabilité de ces zoos expliquent, pour partie, cette démocratisation. C'est une période marquée par un véritable engouement pour les zoos mais aussi pour la création de zoos réserves⁴⁰. Le prélèvement des animaux issus des colonies contribue au rayonnement de ces espaces devenus une attraction familiale. La conception nouvelle des parcs zoologiques germe au début du XX^e siècle, avec l'inauguration en 1907, du parc zoologique de Stellingen en Allemagne. Ce parc de 12 hectares élimine les barreaux des cages et opte pour des fosses et de faux rochers en béton. Le système de fosses favorise une meilleure visibilité des espèces animales exposées tout en assurant la sécurité des visiteurs. L'apparition de nouveaux matériaux offre de nouvelles possibilités d'aménagement et, donc, de mise en scène. Le verre, les grillages et, plus tard, en 1930, les clôtures électrifiées limitent la sensation de confinement et de malpropreté pour les humains. Les enclos donnent ainsi une impression de liberté et de profondeur par le jeu de perspectives même sur de petites surfaces. Ce modèle de mise en scène se diffuse d'abord en Europe puis aux États-Unis avec le zoo de Détroit en 1928. La mise en scène de la captivité animale s'étend à l'humain : les expérimentations d'exhibitions anthropozoologiques remontant à Carl Hagenbeck, en 1875, rencontrent un écho retentissant auprès des directeurs des parcs qui encagent des populations provenant des mêmes milieux ou supposées provenir des mêmes milieux que les animaux. Ainsi, la célèbre exposition universelle de 1931, qui a connu un vif

⁴⁰ À côté des zoos théâtraux inspirés de Stellingen, des zoos réserves font leur apparition aux États-Unis avec la création du *National Park de Washington* en 1890. Les zoos réserves élèvent en semi-liberté des animaux dans de grands espaces très végétalisés dont le double objectif est de « servir aux progrès de la science en même temps qu'à l'amusement du peuple, et de créer un lieu de refuge où les animaux indigènes, qui tendent à disparaître, puissent vivre et perpétuer leur espèce en paix » (Gustave Loisel, *op. cit.*).

succès, a vu des populations kanakes mises en scène et exhibées au côté d'une faune animale africaine.

Après la Seconde Guerre mondiale, Heini Hediger, biologiste suisse et directeur de zoos, cherche à réduire les pathologies comportementales relevées chez les animaux captifs. Il consigne dans un ouvrage⁴¹, les adaptations souhaitées des enclos afin d'améliorer les conditions de détention des animaux.

Un glissement des méthodes et des discours des zoos s'opère au cours des années 1960. La prise de conscience massive des méfaits de l'anthropisation de la nature, l'érosion de la biodiversité, les conséquences des études éthologiques sur la connaissance du comportement et de la biologie des animaux desservent les zoos. De plus, les campagnes « anti zoo » sont marquées par la participation de membres issus du milieu scientifique tels que le professeur Jean Claude Nouët⁴² et favorisent une progressive conversion des zoos. Ils s'orientent, dès lors, vers « un discours plus ouvert » en mettant en avant leur participation active dans la conservation et la reproduction de certaines espèces animales menacées⁴³.

Cette ouverture des discours ne masque, néanmoins, pas le mode de pensée subsistant encore dans de nombreuses sociétés : la supériorité de l'homme sur l'animal se reflète dans l'organisation spatiale des zoos qui placent toujours les animaux comme « des échantillons⁴⁴ », observables, et s'organisent autour d'une mise en ordre de l'exotisme⁴⁵.

⁴¹ Heini Hediger, *Les animaux sauvages en captivité. Introduction à la biologie des jardins zoologiques*, Paris, Payot, 1953.

⁴² Jean Claude Nouët est un médecin et biologiste; il est l'un des fondateurs de la fondation LFDA (Droit animal. Éthique et sciences). Il se bat pour la reconnaissance d'un statut de l'animal dans lequel celui-ci ne serait plus un objet pour l'homme et dénonce de fait la captivité animale.

⁴³ Frédéric Joulian et Christophe Abegg, « Zoos et cause animale. Perspectives éthologiques et anthropologie », *Techniques et culture*, n° 50, 2008, p. 121-143.

⁴⁴ Véronique Servais, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 6, n° 3, 2012, p. 157-184.

⁴⁵ Jean Estebanez, « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *L'espace géographique*, n° 2, 2010, p. 172-179.

Ces succincts éléments d'histoire nous permettent de mesurer à la fois les permanences qui consistent, notamment, dans la mise en scène mais également les nombreuses évolutions dont ont fait l'objet les zoos. L'émergence progressive d'une législation spécifique encadrant les parcs zoologiques est étroitement liée à l'activité d'acteurs gestionnaires des zoos, se disant soucieux du bien-être animal et de la préservation des espèces en élaborant des programmes d'élevage *ex situ* mais, aussi, aux contextes idéologique et environnemental. La pression exercée sur les écosystèmes planétaires soulève, par exemple, de vastes débats qui ne sont pas sans effet sur l'organisation des zoos.

Émergence et attermolements de la notion de sensibilité animale en droit

Au cours de la première conférence mondiale pour l'élevage des espèces en danger, organisée à Jersey en 1972, Gerald Durrell, directeur du zoo de Jersey, appelle ses homologues à tenir un rôle dans la conservation de certaines espèces et à prendre en compte les besoins physiologiques des animaux captifs. Quelques années plus tard, les zoos sont comparés à des « arches de Noé », avec de nouvelles potentialités à valeur « scientifique, éducative et écologique »⁴⁶. À partir de son expérience zoologique de Jersey, Durrell veut se démarquer des anciennes méthodes pratiquées et tendre vers une contribution directe des zoos à la conservation des espèces. Pour y parvenir, il crée une association, la « *Jersey Wildlife Preservation Trust* », dont les quatre finalités recherchées s'articulent autour de l'encouragement de la protection mondiale des animaux sauvages, la création de mesures de reproduction orientées vers les espèces les plus fragiles, le sauvetage *in situ* des espèces vulnérables et la recherche sur la biologie animale⁴⁷. Néanmoins, l'esprit conservatoire qui commande alors les discours entre en tension et en contradiction avec les pratiques de prélèvement des espèces dans leurs milieux naturels. En effet, si Gerald

⁴⁶ Gerald Derrell, *op. cit.*

⁴⁷ Les informations ont été extraites du site de la « *Durrell Wildlife Conservation Trust* » disponibles sur : <https://www.durrell.org/wildlife/>.

Durrell présente l'idée des programmes d'élevage comme salvatrice des espèces en voie de disparition, il n'en demeure pas moins que les prélèvements qu'il a lui-même réalisés, entre 1959 et 1963, au cours de ses voyages, notamment en Afrique et en Asie, nuancent la dimension protectrice de ces dites « arches de Noé ».

Il faudra attendre, toutefois, l'apparition des premiers programmes d'élevage gérés par des associations zoologiques régionales, dans les années 1980, pour voir les zoos s'organiser en réseaux autour d'une politique cohérente d'échanges d'animaux afin de réguler et d'optimiser la reproduction des espèces captives. L'objectif de ces programmes est la constitution de populations viables de 250 à 500 individus par espèce⁴⁸. Aujourd'hui, les zoos se revendiquent comme étant, parmi d'autres, des acteurs incontournables de la préservation des espèces en danger d'extinction. À ce titre, la communauté zoologique affiche, par l'intermédiaire de la WAZA, sa volonté de créer des réseaux de conservation potentielle à l'échelle mondiale. De la sorte, l'action des zoos dépasse de loin le cadre local et s'inscrit dans une stratégie mondiale de conservation⁴⁹, telle qu'elle est définie par la WAZA. Cette stratégie accorde une importance particulière aux démarches de conservation à long terme et fournit une « philosophie commune aux zoos et aquariums du monde entier et définit les normes et des principes communs⁵⁰ » en fixant de nombreuses

⁴⁸ Les éléments d'information ont été recueillis sur le site du *Museum national d'histoire naturelle* (voir Jean-Luc Berthier, « Histoire générale et évolution des zoos (cycle des 220 ans de la Ménagerie) », 2014, 1 heure 12 min et 5 secondes, <https://www.mnhn.fr/fr/video/x22zi0x>, site consulté le 12 novembre 2015.

⁴⁹ Dès 1993, adoption par les zoos membres de la WAZA d'un document de travail intitulé *Une stratégie mondiale des zoos et aquariums pour la conservation*. Ce document a été mis à jour et complété par une seconde version en 2005, en ligne à l'adresse : https://www.waza.org/wp-content/uploads/2019/03/WAZA-Conservation-Strategy-2015_French.pdf.

⁵⁰ Il s'agit des propos introductifs tenus par Achim Steiner, ancien directeur général de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), figurant dans la brochure intitulée « Construire un avenir pour la faune et la flore. La stratégie mondiale de conservation des zoos et aquariums », consultable sur le site de la WAZA à l'adresse suivante : http://www.waza.org/files/webcontent/1.public_site/5.conservation/conservation_strategies/building_a_future_for_wildlife/WZACS_FR.pdf.

recommandations à ses adhérents; recommandations qui, dans les faits, ont un faible pouvoir coercitif. Pour autant, la WAZA recense plus de 1 000 espèces et sous-espèces gérées dans le cadre de programmes d'élevages par les membres des associations régionales.

Si la participation des zoos dans la conservation de la biodiversité a été renforcée sous l'impulsion de la « Directive zoo » de 1999⁵¹, les stratégies conservatoires mises en œuvre par les zoos seraient, selon leurs détracteurs⁵², autant de moyens pour contrecarrer la législation internationale en vigueur⁵³.

En France⁵⁴, l'animal conquiert un statut juridique spécifique : considéré comme un objet depuis le code civil de 1804, sa sensibilité est consacrée légalement, en 2015. Même si la législation considère toujours l'animal comme un « bien meuble » et n'aboutit pas, de fait, à de profondes modifications de la condition animale, cette consécration reflète la volonté du législateur de reconnaître le bien-être animal. Dans ce processus évolutif, le monde scientifique occupe une place de choix : la fondation « Droit animal. Éthique et sciences », pour ne citer qu'elle, regroupe des scientifiques qui ambitionnent de faire progresser la cause animale grâce aux progrès de la science traduits dans une reconnaissance législative.

⁵¹ La Directive du Conseil du 29 mars 1999 relative à la détention d'animaux sauvages dans un environnement zoologique vise à intégrer les zoos dans la participation de la protection de la faune sauvage. Elle a été transposée dans le droit français avec l'arrêté du 25 mars 2004 fixant les règles générales de fonctionnement et les caractéristiques générales des installations des établissements zoologiques à caractère fixe et permanent, présentant au public des spécimens vivants de la faune locale ou étrangère.

⁵² À ce sujet, un article intitulé « Les zoos, dérives et animaux sauvages » dépeint une image défavorable aux zoos. Voir, à ce sujet, Christelle Houvenaghel et Florian Sigronde Boudel (« Zoos, dérives et animaux sauvages », *Revue trimestrielle de la LFDA*, n° 94, 2017, p. 23-26.

⁵³ La Convention de Washington de 1973 (dite CITES) et les directives Oiseaux (1979 et 2009) et Habitats (1992) réglementent les prélèvements d'animaux dans la nature.

⁵⁴ Cet article traitera exclusivement de la législation française : la perception de l'animal et son intégration dans la norme légale diffèrent d'un pays à l'autre.

Après avoir cerné les contours généraux de l'objet sur lequel porte notre démarche, nous nous proposons, dans le cadre de plusieurs expériences immersives, de rendre compte des représentations qui circulent autour du zoo. Ce dernier est un lieu où, localement, sont expérimentées des actions de sensibilisation à la nature : quels en sont les effets sur le terrain? Ainsi, à la rencontre des visiteurs et également de professionnels du zoo, nous chercherons à analyser les enjeux sous-tendus par la conception de la nature exprimées par les visiteurs.

Les zoos : une porte ouverte sur la nature?

Une fois la porte franchie, les visiteurs se trouvent en interactions, qu'elles soient conscientes ou inconscientes, avec le cadre et les éléments qui leurs sont proposés par le zoo. Concrètement, les interactions sont essentiellement visuelles, secondairement olfactives et auditives. Elles se jouent dans une organisation qui se rapproche de celle d'un théâtre du « monde sauvage » avec des enclos rappelant le décor théâtral « symbolisant les environnements plus qu'ils ne les reproduisent⁵⁵ ». D'ailleurs, l'emploi de termes relatifs au théâtre (mise en scène, acteurs, coulisses, loges) est abondamment mobilisé pour qualifier les différentes composantes d'un zoo. Les représentations que les visiteurs se font de la nature naissent de l'articulation entre le matériel et le symbolique. Pour reprendre les propos de Joëlle Le Marec : « c'est un site de rencontres vivantes avec les animaux⁵⁶ », dans lequel la nature et l'éthique des relations entre les hommes et les animaux peuvent être débattues. La quasi-totalité des zoos est conçue sur le même schéma, celle d'une hiérarchisation du vivant⁵⁷ dont l'homme occupe le sommet de la pyramide évolutive. Aussi, l'analyse, menée *supra*, reflète l'ambivalence des relations entre l'humain et l'animal.

⁵⁵ Éric Baratay, Éric et Élisabeth Hardouin-Fugier, *op. cit.*

⁵⁶ Joëlle Le Marec, « Les pratiques de visite au zoo », *Questions de communication*, n° 32, 2017 p. 76.

⁵⁷ Jean Estebanez, « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *op. cit.*

Devant l'enclos des animaux d'Afrique, des familles observent les zèbres devant leur abreuvoir. Nous engageons alors la conversation avec l'une d'entre elles.

« Je viens presque deux à trois fois par mois, avec les enfants [...]. C'est important, je crois, qu'ils aient une connaissance de leur environnement, de la nature », affirme Émilie, 33 ans, mère de deux jeunes enfants.

Au vu de la fréquence de ces visites, Émilie est une visiteuse habituelle et de proximité; elle prend appui sur le zoo et la présence animale pour éveiller ses enfants à l'environnement. Son discours associe la visite au zoo à une rencontre avec la nature. Les notions d'environnement et de nature sont complexes et fortement liées aux relations personnelles qui l'unissent à l'individu. Les éléments naturels mis en scène au zoo peuvent se trouver ainsi valorisés par leur observateur. Cette mère de famille citadine fait de ce service municipal proposant de nombreuses activités autour de la nature et les animaux, un territoire de valorisation de la nature. Elle considère ainsi que le zoo fait partie intégrante de son environnement, un zoo qu'elle dit avoir beaucoup fréquenté lorsqu'elle était elle-même enfant. Une forme d'attachement affectif s'est, semble-t-il, développée autour de cet espace. Un peu plus loin dans une allée adjacente, un père de famille s'associe aux ressentis d'Émilie mais en nuance la teneur.

« C'est plus qu'important pour mes gamins, je les emmène dès que j'ai le temps, enfin, quand j'ai le temps [rire]. Je ne sais pas si, dans quelques années, quand ils seront grands, ils auront la possibilité de voir des girafes ou encore, des rhinos dans la nature [...]. Au rythme où vont les choses », affirme Mouloud, 42 ans, père de trois enfants.

C'est dans la quête d'un face à face que propose le zoo que s'inscrit Mouloud, en dépit d'une vision pessimiste de l'avenir : comme il le souligne, c'est l'occasion de se retrouver devant des espèces animales allochtones qu'il n'est possible de rencontrer que dans leur milieu naturel ou dans les zoos. S'il est reconnu comme étant un espace récréatif, que l'on visite souvent en famille, à l'occasion du repos dominical ou pendant les vacances scolaires, il invite également à une prise de conscience de l'animalité et des menaces qui pèsent sur elle. Cependant, les propos de nos deux

interviewés révèlent un paradoxe étonnant. En effet, les animaux urbains et autochtones comme les moineaux, placés aussi en voie de disparition, pourraient tout aussi bien répondre aux besoins de nature des visiteurs et les sensibiliser aux attaques portées sur la biodiversité. Néanmoins, le caractère sauvage du moineau est-il aussi évident ou encore différent de celui des animaux dits exotiques? Les représentations de l'exotisme sont-elles au cœur des préférences des visiteurs? Jean-François Staszak interroge d'ailleurs la notion d'exotisme : pour lui, l'exotisme « n'est pas le propre d'un lieu ou d'un objet mais d'un point de vue et d'un discours sur ceux-ci⁵⁸ ». Il établit, par ailleurs, un lien entre « exotisation » et « fascination condescendante pour certains ailleurs, déterminés essentiellement par l'histoire de la colonisation et des représentations⁵⁹ ». Un début d'explication peut être avancé dans les conclusions de deux géographes : « Le vrai animal est sauvage, et, dans nos mondes urbains, ce n'est guère qu'au zoo qu'on peut espérer le côtoyer. Il faut que l'animal soit sauvage pour que l'expérience fasse sens⁶⁰ ».

De son côté, Hélène suit à distance, *via* son compte Facebook, les actualités relatives aux animaux et à leurs espaces de vie au zoo de V.

« J'aime bien venir [...]. Je suis amie du zoo de V. sur Facebook, je pense qu'en se modernisant, les zoos attirent de plus en plus [...]. Les générations d'aujourd'hui si vous n'avez pas de compte twitter ou Facebook ne vous connaissent pas [...]. Ce sont mes enfants qui m'ont ouvert des comptes et, maintenant, je peux suivre ce qui s'y passe [...]. C'est marrant, il y a des carnets de naissance », souligne Hélène, 52 ans, fonctionnaire, mère de deux adolescents.

À travers les réseaux sociaux, ce sont de nouvelles relations, virtuelles, qui s'établissent entre les visiteurs et les zoos et rendent compte d'une sorte de reconfiguration des rapports au territoire. Ainsi, l'édition et le partage de photos, d'informations commerciales et de commentaires de ses usagers témoignent d'inédits

⁵⁸ Jean-François Staszak, « Qu'est-ce que l'exotisme? », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 148, 2008, résumé de l'article.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Jean Estebanez et Jean François Staszak, *op. cit.*, p. 171.

modes d'appropriation du territoire en favorisant la proximité relationnelle géographique. Les critiques, mises en ligne par les internautes, peuvent avoir un impact sur l'organisation des enclos mais aussi sur celle des espaces de promenade des usagers. Les gestionnaires des zoos vont répondre ponctuellement aux attentes des visiteurs en réaménageant certaines parties des infrastructures zoologiques. Hélène souligne son intérêt pour les naissances : les nouveau-nés animaux exercent un fort pouvoir attractif sur les visiteurs. L'annonce de ces naissances que le zoo présente généralement comme exceptionnelle fait l'objet d'une importante médiatisation et fidélise, en quelque sorte, les visiteurs.

Néanmoins, d'autres visiteurs éloignés des réseaux sociaux, comme Gérard, 72 ans, figure locale attachée au bien-être animal, a une autre façon de s'approprier le zoo dans sa ville. La matérialité de cet espace s'impose à lui : exprimant un attachement quasi viscéral à sa ville, ou pour reprendre l'expression de Denis Martouzet, « un rapport affectif à la ville⁶¹ », il témoigne d'une évolution du zoo faite de ruptures, de démolition et de reconstruction, attestant par là-même l'utilisation municipale du zoo comme outil de redynamisation urbaine. Nous l'avons rencontré, un appareil photos à la main, face à l'enclos d'un des pensionnaires.

« À mon humble niveau, je viens ici régulièrement pour voir si tout se passe bien pour les bêtes ».

Bien que ne connaissant pas la réglementation relative à la faune captive, il sait reconnaître les signes d'un animal dont le bien-être est mis à mal. Gérard, de par l'ancienneté de sa présence au zoo et de son expérience, a développé une interaction poussée avec certaines espèces animales. S'il ne traduit pas l'évaluation du bien-être animal en indicateurs précis, il nous raconte avoir développé une forme de complicité avec l'un d'entre eux.

Un lien émotionnel et social fort envers ce qu'il considère comme sa seconde « maison » s'est tissé. Il s'est, à plusieurs reprises, investi dans le maintien du zoo dans sa ville. Membre

⁶¹ Denis Martouzet et Nicole Mathieu, « Habiter, une affaire d'affects : dialogue et confrontations », dans Denis Martouzet, *Ville aimable*, Tours, Les Presses universitaires François Rabelais, 2014, p. 13-32.

actif et militant de l'association « Les amis du zoo de la ville de... », il prend très au sérieux son rôle.

« J'ai assisté à la création [du zoo] [...]. C'était un parc de loisirs pour les gosses avec des manèges et tout le tralala [...]. Ils l'ont changé avec des animaux de la ferme et puis, petit à petit, on a vu arriver des animaux de l'Europe, qu'on n'avait pas en France, ou qu'on avait plus en France, l'ours, par exemple ».

Il nous raconte l'histoire du zoo et de ses grands travaux de réorganisation à la suite de l'entrée en vigueur d'une nouvelle loi dont il ignore le contenu. Les propos de Gérard montrent l'importance de prendre en compte l'histoire des zoos pour comprendre leur organisation spatiale actuelle. Leur construction s'inscrit dans une temporalité longue marquée, en grande partie, par des événements historiques locaux. Leur création est le fait de personnalités locales passionnées par le monde animal⁶². Dès lors, la mesure historique des lieux devient pertinente lorsqu'elle réduit son échelle d'observation. Les zoos deviennent au fil du temps des singularités locales en s'intégrant au reste de la ville et en conquérant, ainsi, une place sociale et urbaine. Dans le cas de Gérard, son zoo a acquis une véritable valeur patrimoniale dont l'audience publique n'est plus à démontrer.

Cette valeur patrimoniale peut, pour certains, représenter une réelle inspiration artistique. Si pour Kévin, le zoo reste un lieu urbain privilégié d'autant qu'il réside à proximité, celui-ci reste surtout un support où il peut trouver matières et modèles utiles à l'exercice de son art.

« J'ai un travail plastique à faire pour la fac et j'ai choisi de dessiner les animaux d'Afrique [...] ça tombe bien, il y a un zoo à côté de ma résidence universitaire qui a ce genre d'animaux. C'est plus facile pour moi de dessiner lorsque que je vois pour de vrai l'animal, un contact car, moi, je suis un citoyen profond ». Kévin, 20 ans, étudiant en art plastique.

⁶² L'idée avancée par Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, dans leur ouvrage commun, selon laquelle la création des zoos « après 1950 ne le sont plus par des sociétés zoologiques, mais par des individus » s'adapte bien aux zoos de notre corpus empirique qui ont tous été créés dans les années 1950 (*Zoos, op. cit.*, p. 240).

Également citadin, la relation qu'entretient Guillaume avec le zoo s'inscrit dans une approche davantage distanciée : devant une série d'affiches sur les causes du réchauffement climatique, il s'exprime :

« J'utilise ma voiture pour aller bosser et, maintenant, je demande à ma femme qui prend les clients au téléphone de voir comment organiser des visites pour ne pas faire beaucoup de détour [...]. Le week-end, on essaie de prendre le vélo ou encore la marche, c'est bon pour la santé [rire]. On entend souvent ça à la télé mais comme je viens ici régulièrement avec les petits, et ça fait bizarre de lire les affiches à côté des animaux qui disparaissent [...]. Je ne sais pas qui a dit ça mais on ne laissera pas la terre à nos enfants comme on l'a trouvée ». Guillaume, 35 ans, chauffagiste, père de deux enfants de 4 et 6 ans.

Se dessinent, dans les propos de Guillaume, un intérêt marqué pour la question environnementale : s'il n'est pas établi un lien direct entre la visite au zoo et les effets sur les pratiques de Guillaume, il n'en demeure pas que sa réaction face aux affiches présentées est à souligner. En effet, elles suscitent son étonnement et font émerger une critique ou du moins une prise de conscience entre présentation des espèces et disparition de celles-ci.

Comme le montrent les propos des visiteurs retranscrits plus haut, l'expérience sensible vécue au zoo peut déboucher sur des ressentis divergents : autant il peut être l'objet d'affection, thème artistique, sujet de réflexion, autant, il peut être au cœur de vives condamnations, notamment des conditions de détention des animaux. Même si les critiques sur la captivité animale ne datent pas d'aujourd'hui⁶³, elles se structurent, désormais, autour de discours prenant appui sur des données issues de la recherche scientifique⁶⁴.

⁶³ Dans un article portant sur « L'enfer des bêtes », paru dans « *Le Journal* du 21 mars 1911 », Paul Escudé illustre les conditions de captivité à la ménagerie du Jardin des plantes, en ces termes : « Il est à Paris un lieu maudit : les animaux inoffensifs aussi bien que les fauves superbes arrachés au désert y pourrissent lentement en des geôles ridiculement étroites, dans l'humidité, la boue et la révoltante malpropreté » (cité par Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos, op. cit.*, p. 207).

⁶⁴ Un ouvrage collectif intitulé *Révolutions animales. Comment les animaux sont devenus intelligents?*, sous la direction de Karine Lou Matignon (Paris, Les

Questionnements et éthique autour de l'animalité captive



Source : Déborah Bekaert, avril 2018

Photographie 2. Fixant l'objectif, le panda roux semble répondre à la recherche d'interaction de la photographe qui se trouve à l'intérieur de son enclos.

Les propos, qui vont suivre, évoquent le mal être que certains visiteurs ressentent en empruntant les allées des zoos. Cependant, les expériences désagréables vécues ne les éloignent pas définitivement des zoos. S'opère alors une sorte de repositionnement de l'homme parmi le vivant.

« J'y viens un peu forcée, pour vous dire [rire]. En fait, je suis vraiment contre mais mon fils qui est là, il pleure pour venir [...]. Il n'a que 5 ans, j'attends qu'il grandisse pour lui expliquer et il aura le temps de se faire une idée [...]. Mais même si je suis contre, c'est toujours un plaisir de voir ces magnifiques animaux [...]. Par contre, j'évite les volières car, pour moi, la place des oiseaux c'est dans le ciel, si vous voyez ce que je veux dire ».

En dépit d'une conception de la nature engagée, Nathalie, 36 ans, qui se définit avant tout, comme une « écolo », se rend au zoo pour répondre à la demande de son fils, Hector, 5 ans.

liens qui libèrent, 2016) dresse un état des savoirs dans le domaine de la connaissance animale par, entre autres, l'éthologie, la philosophie et le droit.

Par sa visite, elle projette de le sensibiliser à la cause animale et à la captivité qu'elle trouve parfois « très dure » : faisant référence aux grands animaux ou, plus spécifiquement, aux oiseaux, elle montre une sensibilité contre l'enfermement animal. Elle dit ressentir une certaine oppression en se rendant au zoo mais envisage ses visites comme une forme de contrôle des conditions de captivité et de la prise en compte du bien-être animal. Elle n'apprécie pas les zoos tout en faisant l'effort d'y rentrer pour son fils. Elle utilise le zoo comme exemple d'une rencontre forcée entre les animaux et les humains. À ce titre, les conclusions de Véronique Servais à l'issue de son article, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », fournissent un éclairage supplémentaire en faisant de la visite au zoo un incontournable dans l'éducation des plus jeunes même chez les anti zoos⁶⁵. Véronique Servais va plus loin en retranscrivant les propos recueillis à l'occasion d'un colloque animé par Sarah Cross : « C'est un enfant qui entre, et c'est un citoyen qui ressort⁶⁶ ».

Si les actions des zoos développent l'envie et la volonté de se rapprocher, pour les visiteurs, plus intimement du monde animal, les personnels des zoos sont, pour une grande part, fortement sensibilisés à la question animale. C'est le cas de Lucie, animatrice animalière, 28 ans, disposant d'une expérience de 3 ans dans un zoo. Elle expose sa double position, celle de professionnelle de l'animalité captive et celle de partisane de la cause animale. S'appuyant sur la reconnaissance croissante de la sensibilité animale, Lucie reconnaît faire ce qu'elle nomme, en riant, du « prosélytisme » qu'elle nous engage à ne pas révéler à son employeur. La pensée dite animaliste, pensée subversive et contestataire de l'ordre établi, se diffuse et si elle se structure, par le truchement des réseaux sociaux, nous la retrouvons chez Lucie, qui est convaincue de la nécessaire évolution des actions collectives. Le mouvement animaliste se préoccupe de l'intérêt des animaux considérés comme des individus. Il concerne des sensibilités

⁶⁵ Véronique Servais, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *op. cit.*

⁶⁶ Cette phrase de Sarah Cross est citée par Véronique Servais au cours d'une conférence organisée à Londres en 2002.

diverses et recouvre de nombreuses dimensions puisant notamment leurs forces sur trois courants de pensée sur certains aspects contradictoires : le véganisme, l'antispécisme et l'abolitionnisme⁶⁷.

« Cela va faire plus de dix ans que je suis végétarienne puis maintenant végane [...]. C'est tout un apprentissage et une réflexion qui remet en cause la place supérieure de l'homme sur l'animal [...]. Et j'avoue que j'en parle régulièrement autour de moi et même ici avec les gens que je trouve suffisamment ouverts à cette façon de voir les choses ».

Cette volonté de changement à l'égard des animaux aboutit à une reconsidération du règne animal et tend à positionner l'homme et l'animal sur un pied d'égalité. Salariée d'un zoo, sa position est marquée par l'ambivalence, voire la confusion, dans le sens où elle participe à la captivité des animaux et se place dans un registre idéologiquement opposé. Bien qu'adoptant un discours humaniste d'égalité entre espèces, elle ne remet pas en question la captivité animale⁶⁸. La conception de la nature n'est

⁶⁷ Dans leur ouvrage, *Le véganisme*, Valéry Giroux et Renan Larue (Paris, Presses universitaires de France, 2017) estiment qu'il s'agit, au-delà d'un régime ou d'un mode de vie, d'un mouvement social et politique reposant sur une conception élargie de la justice et visant à libérer les animaux de l'exploitation dont ils font l'objet par l'être humain. L'antispécisme, quant à lui, fait partie des concepts clefs de l'éthique animale qui renvoie à des objectifs de lutte contre les discriminations liées à l'espèce. De fait, la pensée antispéciste vise à décloisonner la frontière entre l'homme et l'animal, notamment dans le fait de faire référence « [aux] hommes et [aux] autres animaux » (Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *L'éthique animale*, Paris, Presses universitaires françaises, 2018). Enfin, l'abolitionnisme marque la fin de l'exploitation animale et revendique le droit à vivre des animaux. Il émerge dans la seconde moitié du XX^e siècle et correspond à la naissance du mouvement végan en 1944 (Ophélie Véron, Véron, Ophélie, « Défendre les animaux : état des lieux et réflexions stratégiques » *conférence lors du festival végane*, Montréal, You tube, le 4 novembre 2017, 46 min 24 sec). Ces trois notions s'inscrivent dans un même courant de pensée qui voit en la suprématie de l'homme une idéologie non fondée qu'il y a lieu, par des démarches différentes mais parfois complémentaires, de déconstruire.

⁶⁸ Concernant la captivité animale, Lucie soulève une comparaison entre captivité animale et enfermement humain. Il ne s'agit pas ici de débattre de cette comparaison mais de souligner que ces deux états de fait pouvant apparaître assimilables sont foncièrement différents dans le sens où le second, l'enfermement humain, peut être soit prévu par la loi pénale, le code de la santé publique ou encore des mesures administratives qui viennent sanctionner des comportements portant atteinte à ce qui est considéré comme l'ordre public.

ainsi pas toujours en cohérence avec les actions et pratiques effectives des individus. Le conflit de valeurs ou encore le sens du travail, pour le dire avec les mots d'Edgar Morin⁶⁹, peut entrer en tension avec d'autres dimensions portant sur l'importance du travail dans la structuration, symbolique et matérielle, de la vie sociale et individuelle⁷⁰.

Ce phénomène animaliste s'exprime par la voix de Lucie mais, aussi, par celle de Josiane, rencontrée en dehors du zoo, qui nous expose avec engouement :

« Je visite régulièrement les zoos en France mais aussi à l'étranger [...]. Je suis comme qui dirait une opposante à la façon dont on traite les animaux [...]. Je viens de loin, j'ai été biologiste quand j'étais en activité et puis, avec les années et l'expérience, j'en suis venue à la conclusion qu'on traitait les animaux de façon inhumaine, j'aurais envie de dire plutôt humaine du fait qu'on est quand même l'espèce la plus cruelle qui soit [...]. J'ai adopté la pensée antispéciste et j'interviens régulièrement dans des associations sensibles à la cause de la nature [...]. Pour la petite histoire, je suis aussi végane [rire] ».

Josiane, militante dans une association opposée à la captivité des animaux, s'inscrit, d'une part, dans la pensée antispéciste, laquelle se fonde sur la lutte contre la hiérarchie entre les espèces animales, homme compris, et, d'autre part, dans le véganisme. Sa démarche est explicitement partisane : elle s'immisce dans les zoos alors qu'elle est d'ordinaire orientée vers les animaux d'élevage et domestiques. En dépit d'une volonté exprimée de sensibilisation à la cause animale et de la mise en place d'actions dédiées à la préservation animale, le zoo, dans son existence même, est remis en cause par Josiane.

« L'idéal ce serait d'arrêter d'en ouvrir et de fermer ceux qui existent ».

Ce qui n'est pas transférable au cas des animaux : si d'aucuns présentent et justifient la captivité animale comme fondée sur des mesures de protection pour les animaux comme pour les humains, la légitimité de l'enfermement même est sujette à remise à cause.

⁶⁹ Edgar Morin, « L'efficacité organisationnelle et le sens du travail », dans Thierry C. Pauchant (dir.), *La quête du sens : gérer nos organisations pour la santé des personnes, de nos sociétés et de la nature*, Montréal, Québec Amérique, 1996, p. 259-287.

⁷⁰ Claude Dubar, *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 2015 [1991].

Pour l'instant, l'idéal rêvé de Josiane est éloigné des réalités de terrain : les gestionnaires des zoos étudiés se saisissent de nouvelles missions pour asseoir leur utilité publique et légitimer davantage leur existence. Ils proposent aux visiteurs des activités de sensibilisation aux problèmes environnementaux et au développement durable des ressources naturelles. Pour être en adéquation avec la réglementation en vigueur et satisfaire aux obligations de recherche scientifique, d'éducation du public et de conservation, les zoos se dotent de personnels qualifiés dans l'animation et la pédagogie. Ces nouvelles missions sont également ponctuellement dévolues aux soigneurs notamment dans le cadre du nourrissage au cours duquel sont abordés des indicateurs de la biologie et de l'écologie de l'espèce dans son biotope, son degré de menace dans le milieu naturel. En France, des écoles de soigneurs animaliers voient le jour afin de répondre aux nouvelles missions des zoos⁷¹.

Il arrive qu'à l'issue d'une visite, une personne s'inscrivant dans un fort rejet du zoo change d'avis. Ludovic, soigneur en a été témoin, il raconte :

« Ça peut paraître choquant que les animaux soient utilisés pour des animations mais attention, on fait hyper attention à la façon qu'on les traite [...]. Pour eux, ça reste du jeu [...]. On ne le fait pas avec toutes les espèces, certaines seront trop stressées, on le fait avec les joueurs [...]. Ça permet de sensibiliser à la question de l'environnement [...]. On a des retours très positifs des gens qui viennent [...]. Je me souviens de Pascale, une dame qui est venue me voir après une démonstration, elle m'a dit qu'elle était venue pour contester [...]. Au final, c'est devenu l'une de nos meilleurs visiteurs, elle a d'ailleurs pris un abonnement à l'année ». Ludovic, 31 ans, soigneur depuis 7 ans.

⁷¹ L'absence de documentation portant sur la constitution des écoles dédiées aux soigneurs animaliers est ici constatée. Notre démarche a été de consulter les sites Internet de différentes écoles. Le centre de formation animalier de Gramat, situé dans le Lot, propose, en 1998, une spécialisation d'initiative locale qui évoluera huit ans plus tard vers une « certification professionnelle de soigneur animateur d'établissement zoologique » avec une inscription au registre national des certifications professionnelles (*Journal officiel* du 24/10/2006).

Vie active des zoos et réalité : entre exhibition, conservation des espèces animales et sensibilisation du public



Source : Déborah Bekaert, juillet 2016

Photographie 3. L'attroupement humain devant l'enclos des pandas invite au questionnement suivant : curiosité ou intérêt pour l'animal?

Même si la fonction première des zoos est de distraire les visiteurs et de rendre la mise en scène de l'animal attractive, ils s'inscrivent, du moins en théorie, à travers des missions de conservation de certaines espèces animales, dans de nouvelles logiques de fonctionnement et d'organisation. À la fin des années 1970, la captivité pour la conservation devient un slogan pour les zoos. Deux décennies plus tard, les zoos mettent en œuvre la Stratégie mondiale de la conservation s'inscrivant ainsi dans les dispositions prises à l'issue de la Convention sur la biodiversité, signée en 1992 au Sommet de la terre de Rio de Janeiro.

La participation des zoos à la protection des espèces en péril revêt deux aspects : la conservation *in situ* et *ex situ*. Comme nous l'avons indiqué plus haut, dans le cas de la conservation *in situ*, le zoo crée des connexions entre les animaux exposés et les projets

soutenus *in situ*, en d'autres termes, dans leurs milieux naturels d'origine. Ces actions visent à sensibiliser les visiteurs aux conditions de vie de ces animaux à l'état sauvage. Par le biais de leur participation à ces projets, les zoos financent des actions mises en place par des associations sur certaines espèces cibles.

« En fait, j'aime beaucoup les animaux, et c'est clair que je m'intéresse à ce qui se fait, ce qui est possible [...]. Je sais que maintenant ce n'est plus possible d'aller chercher des bêtes directement dans leur milieu naturel [...]. J'ai adhéré à une association de réintroduction de certains animaux chez nous, en France, en allant à une conférence et, donc, je me suis dit que c'était plus que nécessaire de faire quelque chose de concret [...]. Même si je donne un peu de mon temps à la SPA, les animaux sauvages ont aussi besoin de toutes les meilleures volontés [...]. Je réfléchis à faire plus », estime Juliette, 46 ans, visiteuse régulière du zoo proche de son domicile.

Le zoo dont parle Juliette lui a permis, de par une action de sensibilisation, de concrétiser son engagement par une adhésion associative et une volonté de « faire plus » pour l'animalité captive. Juliette a été informée de l'événement par une invitation lancée sur la page Facebook du zoo. Il se dessine, dans le cas de Juliette, un attachement à la cause animale domestique, par son engagement à la SPA qui la mène progressivement vers une découverte des zoos, et ce, depuis son plus jeune âge :

« C'est assez clair pour moi, j'ai toujours aimé les animaux [...]. Quand j'étais petite, mes grands-parents avaient une ferme et c'est là que j'ai connu mes premières émotions avec les animaux [...]. La vache qu'on amène à l'abattoir ou encore le chien qui n'avait pas le droit en hiver de rentrer se chauffer [...]. Attention, je ne dis pas que tout était noir mais j'ai pris conscience de quelque chose ».

Avec « les week-ends conservations » ou les conférences organisés annuellement par les zoos, les visiteurs rencontrent les membres d'associations tournées vers la préservation et le renforcement des espèces vulnérables de la faune locale, européenne ou issue de contrées plus lointaines.

Pour Émilie, une modification dans sa façon de voir l'animal est très certainement liée à une action de sensibilisation à laquelle elle a participé. Elle déclare sans détour avoir changé son profil de consommation :

« Ce qui a vraiment changé dans ma façon de voir les choses? [...]. Et bien, il y a trois ans, j'ai assisté à une conférence nocturne sur les ours et bien, ça m'a fait vachement réfléchir [...]. J'ai honte de le dire aujourd'hui mais je rêvais d'avoir un manteau en fourrure [...]. Ce n'est plus le cas [...]. Je ne saurais pas retrouver les mots justes mais les ours sont presque plus sur terre et je trouve que c'est tellement dommage [...] ». Émilie, 41 ans, secrétaire, visiteuse régulière du zoo de sa commune, mère d'un enfant, Éthan, 10 ans, qui ambitionne de devenir vétérinaire.

Par le biais de ces campagnes de sensibilisation, des collectes de fonds s'organisent autour de messages orientés vers les menaces pesant sur les écosystèmes fragilisés par la variété des pressions anthropiques. Pour couvrir l'événement, des panneaux informatifs sont disséminés dans les allées, des urnes sont érigées pour recevoir des dons à destination des associations de protection *in situ*, des stands sont tenus par des animateurs autour d'activités ludiques centrées sur les animaux mis à l'honneur⁷².

« J'ai fabriqué une grande pancarte avec une photo d'ours blanc pour mettre à l'entrée du zoo [...] parce qu'on n'en n'avait pas ici. Le décor, c'est important pour que le public y croit ». Edmond, 51 ans, agent technique.

⁷² Répondant aux mêmes logiques, la campagne, en cours au moment de la réalisation des entretiens, sur les oiseaux chanteurs des contrées asiatiques alerte les visiteurs du risque majeur qui menace de survenir prochainement dans les forêts. L'accent est mis sur cette géophonie subtile et fragile disparaissant progressivement de la surface de la terre, n'hésitant pas à faire appel à des données historiques et chiffrées ambitionnant de faire réagir le visiteur. Face à une volière dans l'un des zoos étudiés, plusieurs adultes se sont arrêtés pour lire les affiches attestant d'une baisse de la géophonie dans les milieux forestiers. Bernie Krause, musicologue, attire la vigilance du promeneur : les forêts qui étaient jadis d'une musicalité exceptionnelle, perdent de leur intensité et de leur richesse sonore : l'écoute comparée des polyphonies animales, des années 1960 à nos jours, fait état d'une disparition de 50 % des sons et matérialise une perte de la biodiversité de la planète. Se reporter à ce sujet, à Bernie Krause, « Des Doors au grand orchestre animal! », France culture, le 01.01.2015, consultable sur <http://www.franceculture.fr/emissions/la-marche-des-sciences/bernie-krause-des-doors-au-grand-orchestreaminal>.

Les acteurs de proximité, personnels comme certains membres d'associations favorables au zoo participent à la mise en scène de leur établissement. Des objets sont récupérés afin d'enrichir les enclos des animaux. Des pneus, des vieux meubles, des objets confectionnés par les soigneurs dans lesquels la nourriture est cachée, sont quelques-uns des moyens utilisés pour stimuler le quotidien de la captivité. L'objectif est de voir l'animal en mouvement et, de fait, de le rendre attractif. La pratique d'Edmond réside dans la sollicitation visuelle du visiteur : en rendant le zoo visuellement attractif aux visiteurs, ceux-ci seront à même d'en apprécier l'intensité vitale qui l'anime, pour reprendre la terminologie de Vera Hegi⁷³.

Si une pancarte peut générer une émotion, croiser le regard d'un animal paraît, pour certains, décisif :

« Ne m'en parlez pas [rire]. Mon mari n'en peut plus, je ne connaissais pas [...] mais j'ai croisé le regard d'un lynx et bien, je suis partie à la SPA, j'ai d'abord pris un chat adulte et, aujourd'hui, j'en ai 2, j'en ai pris un autre, tout petit [rire] ». Laurence, 28 ans, infirmière.

Son mari, Virgile, 33 ans, aide-soignant, renchérit :

« Et dire que c'est moi qui ai insisté pour qu'on vienne [...]. C'est presque devenu un truc régulier, une sorte de rituel en fait [...]. On vient plusieurs fois dans le mois, pas longtemps, juste un petit tour pour se dégourdir les jambes ».

L'humour et le détachement que montre Virgile ne masque pas l'effet qu'a suscité une visite au zoo et une « rencontre » avec un lynx. S'il n'est pas explicitement établi dans le discours de l'une comme de l'autre un investissement en faveur de la biodiversité, l'adoption de chats reflète une prise de conscience de la cause animale et permet, plus largement, d'interroger la place des animaux domestiques dans la biodiversité en contexte urbain.

Pour Floriane, la situation est quelque peu différente : si elle affirme ne pas s'arrêter devant les affiches, ses visites régulières au zoo se ponctuent, toutes, par des rencontres avec les professionnels du zoo qu'elle connaît presque dans leur quasi-totalité.

⁷³ Vera Hegi, *Les captifs du zoo. Souvenirs d'une gardienne de jardin zoologique*, Paris, La bibliothèque, coll. « L'ombre animale », 2014 [1942].

« Je ne regarde pas les affiches [l'air un peu gêné] mais j'aime bien parler avec les gens qui travaillent au zoo. On peut facilement leur poser des questions. J'ai mis deux, trois pièces dans l'urne à côté d'une animation pour que les gens ne mangent plus les singes [...] enfin dans certains pays ». Floriane, 21 ans, étudiante en droit.

Floriane explique avoir pris connaissance de pratiques en cours dans certains pays abritant des populations captives en Europe. Ses propos, qui pourraient être interprétés comme véhiculant des stéréotypes ethnicisés, s'appuient sur un échange avec un soigneur lors du nourrissage de ouistitis : Floriane a appris que les bonobos, par exemple, espèce menacée, peuvent, dans certains pays, être prélevés et consommés en viande de brousse. En dépit du peu de moyens dont elle dispose, elle tente de participer aux projets menés sur le terrain pour réduire voire transformer les pratiques locales⁷⁴.

Quant aux actions *ex situ*, les zoos étudiés participent à des programmes d'élevage ciblés sur un certain nombre d'espèces animales. Ainsi, dans le cadre de programmes d'élevages, ce sont quelques 196 programmes d'élevage moins intensifs ESB dits *studbooks* européens et 199 EEP (Programmes européens d'espèces en voie de disparition) qui sont mis en place, en priorité en

⁷⁴ Les acteurs locaux ont pris conscience de la nécessité de préserver certaines espèces auparavant tuées : la conservation des lions par les Massaïs est un exemple d'évolution du rapport à l'animal. Des programmes *in situ* soutiennent les initiatives locales : à titre d'exemple, une organisation mondiale de protection de la faune a accompagné une reconversion des Massaïs en protecteurs du grand fauve. Voir à ce titre : Tony Karumba, « Les guerriers masai : de chasseurs à protecteurs de lions », *Sciences et avenir*, n° 10, 2016, https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/grands-mammiferes/les-guerriers-masai-de-chasseurs-a-protecteurs-de-lions_105205. Nous remercions particulièrement Violette Pouillard, historienne, relectrice de notre article, pour avoir attiré notre vigilance quant à l'empreinte néocoloniale de certains discours infusant la suprématie occidentale en matière de protection animale. En effet, les peuples autochtones étant, dans le discours commun, renvoyés à des pratiques jugées cruelles sans pour autant interroger la responsabilité coloniale dans l'éviction territoriale des tribus autochtones et dans la ponction et l'extinction des espèces. (Voir, à ce sujet, Violette Pouillard, « Le "braconnage" des autres, les prises des uns. Naissance du conservationnisme international en Afrique (v. 1900-v. 1950) », *Revue semestrielle de droit animalier*, n° 2, 2017, p. 257-274).

direction d'espèces animales avec un statut menacé, c'est à dire en fonction de leur degré de vulnérabilité⁷⁵.

« Je me suis toujours demandé pourquoi certains animaux étaient transportés vers d'autres zoos. Le mois dernier, j'ai regardé un reportage télévisé sur un zoo français [...] qui expliquait les échanges d'animaux ». Solène, 22 ans, préparatrice de commande.

Les programmes de conservation *ex situ* visent une espèce animale spécifique. Un expert recevant le statut de « coordinateur de l'espèce » pour les EEP et de « gardien du *studbook* » pour les ESB, gère, dans les deux cas, la collecte de toutes les informations nécessaires au suivi de l'espèce émanant de l'*EAZA*. Ainsi, les informations collectées permettent aux experts de proposer un plan de gestion durable pour les espèces animales captives dont ils ont la charge entre les zoos membres. En collaboration avec la commission de l'*EAZA*, le coordinateur ou le gardien établit annuellement des recommandations d'élevage : quels individus peuvent se reproduire, ou être transférés vers un autre parc.

Même si ces programmes restent peu connus, leur caractère informatif est indéniable pour ce professeur des collèges. La « carte d'identité » de pandas roux mettant en exergue le programme d'élevage dont ils sont issus et leur généalogie suscite la réaction suivante :

« Sincèrement, je ne savais pas qu'il existait des programmes d'élevage [...]. C'est la deuxième fois que je viens pour préparer une visite avec mes élèves dont trois veulent être vétérinaires et c'est en lisant les pancartes que j'apprends que ce zoo participe à un programme d'élevage pour les éléphants d'Asie [...]. Franchement, là, je suis content, je ne pensais pas, j'étais resté sur le fait qu'on venait ici pour voir juste des animaux sauvages [...]. En fait, plus tellement sauvages [rire] ». Mathieu, 30 ans, professeur des collèges.

Les éventuels projets professionnels de ses élèves poussent Mathieu à déconstruire ses représentations du zoo : s'il affirme que pour lui le zoo était avant tout une démarche pour accéder à des animaux sauvages, il remet avec humour en cause l'acceptation

⁷⁵ Pour estimer le degré de vulnérabilité d'une espèce, les gestionnaires des ESB/EEP se basent sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), outil de référence jugé le plus fiable.

« sauvage ». Il explique, par ailleurs, qu'il n'était pas adepte des zoos mais se réjouit, avec nuance, des actions qu'il a découvertes en matière de programmes d'élevage. Cette seconde visite et les informations collectées lui offrent ainsi la possibilité de mettre en réflexion la place du « sauvage » dans le zoo.

Les actions menées auprès des plus jeunes, un pari pour l'avenir?

Les zoos urbains, de notre terrain d'étude, reçoivent en grande majorité de jeunes citadins évoluant dans des environnements parfois éloignés de la nature. C'est un espace qui peut être considéré d'autant plus attractif qu'un besoin de nature se fait de plus en plus ressentir dans les villes, comme l'attestent Edmond, agent technique, et Romain, animateur pédagogique au sein des structures visitées. Au cours de nos déplacements, nous avons croisé de nombreux groupes de scolaires encadrés par des animateurs zoologiques. Les équipes pédagogiques des zoos mettent en place, en partenariat avec l'Éducation nationale, des parcours ludiques adaptés au niveau des classes. Les objectifs recherchés par ces animations et les ateliers scolaires sont de stimuler les capacités d'observation et de compréhension du vivant.

Les animaux suscitent l'émergence de réactions de proximité auprès des visiteurs. La proximité homme-animal rendue possible par le dispositif spatial mis en place dans les zoos favorise les interactions et une prise de conscience de l'agentivité animale. Les professionnels du zoo occupent une place d'intermédiaire : Corinne a à cœur de faire apprécier ceux qu'elles appellent ses « chouchous » :

« Tous les matins, je vais voir mes chouchous ! J'ai créé des liens avec certains de nos pensionnaires, ils sont si sensibles [...] il y en a qui me regardent avec des yeux d'humains [...] comment on peut faire mal aux animaux? ». Corinne, 39 ans, animatrice pédagogique.

Les propos recueillis, comme ceux de Corinne, mettent en évidence un anthropomorphisme, en ce sens ce que l'homme peut ressentir, l'animal le peut également. L'animal est ainsi

représenté non plus comme l'inconnu empreint d'une forte altérité mais comme une autre dimension de l'humanité. Nous l'avons abordé plus haut, la conception traditionnelle de la nature et du rapport de l'homme à l'animal évolue et remet en question la différence entre les espèces, l'animal non humain et l'animal humain comme deux catégories à valeur égale.

D'ailleurs, certains aménagements zoologiques, prenant la forme de zones de contact ou de volières d'immersion, proposent aux jeunes publics des interactions interindividuelles avec des animaux dits domestiques, tels que les ânes, les chèvres, ou les poules. Les animaux sélectionnés sont choisis parmi les plus dociles. Cette rencontre facilite la création de liens sensoriels, surtout pour les enfants. Si ces interactions ne sauraient être envisagées pour des espèces dites sauvages et exotiques, elles permettent, toutefois, d'envisager le rapport à l'animal différemment :

« J'ai aimé caresser les petites chèvres [...], jamais vu des chèvres en vrai, elles sont rigolotes mais elles ne sentent pas bon et elles font des petites crottes [rires appuyés]. » Sophie, 8 ans.

Ces actions mises en place par les zoos ont pour objectif de multiplier les contacts entre les enfants et les animaux : ce qui peut mener à l'émergence de positions éthiques avec la nature proche et quotidienne. Quels sont les messages passés auprès des jeunes générations et comment les enfants perçoivent-ils la nature à l'issue de leur visite aux zoos? Les zoos, de par leur ancrage dans le vivant, peuvent être des vecteurs de sensibilisation aux écosystèmes et peuvent, à ce titre, avoir des effets sur les comportements à l'égard de l'environnement d'un grand nombre d'enfants. C'est, du moins, ce qui motive Lucie dans son partenariat avec l'Éducation nationale.

« Je donne un tas de conseils aux enfants pour qu'ils adoptent des comportements éco citoyens [...] comme le tri des déchets, le nourrissage des oiseaux pendant l'hiver [...], de penser à bien refermer le robinet d'eau après chaque utilisation. » Lucie, 28 ans, animatrice animalière.

La visite au zoo complète ainsi l'enseignement dispensé en classe, en adéquation avec les programmes scolaires en adaptant les activités pédagogiques en fonction du niveau scolaire des enfants : il rejoint, à cet égard, les préoccupations de certains professeurs des écoles dans le tissage de liens sociaux entre l'homme et la nature. Cette transmission des savoirs, à destination des scolaires, en rapport avec la nature passe par l'obtention d'agréments. De plus, elle s'accompagne non seulement de la réalisation de carnets pédagogiques mais aussi d'ateliers ludo-éducatifs établis dans les lieux adaptés et destinés à l'accompagnement des enfants pendant les quelques heures passées au zoo.

Aurélië, professeure des écoles dans une classe de CP, depuis peu, insiste sur ce point :

« Je profite de la visite au zoo avec mes élèves pour réussir avec des mots simples et des animaux à portée de main à éveiller la curiosité des enfants sur les espèces et l'environnement. Pour la visite, un animateur nous accompagne, c'est appréciable ».

Bien que le zoo prône que toutes les conditions réunies sont favorables au bien-être animal, les réponses des enfants collectées illustrent une certaine forme de recul et des constats mitigés vis-à-vis de la captivité.

« Le lynx, il serait plus heureux dans la forêt ». Théo, 10 ans.

Noah, camarade de classe de Théo, quant à lui, rétorque :

« Sa maison est petite mais les chasseurs ne viennent pas le tuer ».

Justine, un peu plus loin dans le zoo dit d'un ton timide et hésitant :

« Moi, j'aime bien le zoo mais quand je serai grande, j'aurai une réserve en Afrique ».

La fille de Christophe revient en visite au zoo avec son père. Elle voulait assister au goûter des animaux, ceux qu'elle a découverts au cours d'une sortie scolaire.

« Les enfants adorent venir pour le goûter [...]. Ça crée du lien [...]. Ils posent beaucoup de questions sur comment ça se passe dans le milieu naturel [...]. Et puis, il y a des actions qui nous font aussi réfléchir : ma fille de 7 ans ne laisse plus l'eau couler du robinet quand elle se brosse

les dents car elle a discuté avec un monsieur qui travaille ici et qui nourrit les bêtes, il lui a expliqué comment l'eau manquait dans la savane et du coup, ça a fait tilt », témoigne Christophe, 36 ans, père de trois enfants, chauffeur de bus.

En définitive, les espaces que nous avons proposé de présenter se situent au croisement de plusieurs dimensions : ils mettent en évidence comment l'action de l'homme peut intervenir et influencer la nature, dans la préservation de celle-ci, dans sa modification mais également dans son exploitation. Leurs acteurs conduisent des programmes visant à favoriser les comportements éco-citoyens en faveur de l'environnement immédiat mais aussi à impulser une réflexion autour des liens de rétroaction existant entre tous les écosystèmes.

Le zoo s'inscrit, toutefois, dans une ambivalence émanant d'une double posture : celle qui, de par ses actions de sensibilisation, mène à penser la nature différemment, en la préservant et en la patrimonialisant, et celle qui interroge l'exploitation de l'animal par l'homme à des fins de distraction ou commerciales. C'est un fait avéré : la sensibilité animale est de plus en plus prise en compte dans la législation et dans les discours favorables au bien-être animal, la captivité des animaux, quant à elle, en dépit de la volonté du zoo de la rendre plus acceptable, est, néanmoins, révélatrice de l'impact des activités humaines sur les écosystèmes.

Si le rapprochement de la nature dite sauvage de l'urbain et de l'homme urbain paraît aujourd'hui entré dans les mœurs par le zoo, il atteste notamment d'une évolution de la perception de l'environnement dans les mentalités : les témoignages recueillis auprès des visiteurs mais, aussi, des professionnels du soin animalier ou de l'animation, montrent une modification des comportements vis-à-vis de la nature.

Les résultats émanant de notre approche ne témoignent pas d'une causalité effective entre actions du zoo et modification des comportements, elle atteste cependant d'une prise de conscience de l'animalité, fût-elle domestiquée. Nous avons pu mesurer, dans certains discours, une préoccupation éthique dans l'appréhension de l'animal sauvage, recontextualisé, et, par extension, de la nature.

Véronique Servais remet en cause le rôle éducatif du zoo, en s'appuyant sur les propos enregistrés, tenus par des visiteurs devant des cages d'orangs outangs et de cercopithèques⁷⁶. Ces discours, selon l'anthropologue, révélateurs d'interprétations parfois aberrantes, empêchent de comprendre et d'entrer en empathie avec l'animal : les propos recueillis au cours de notre démarche démontrent une réalité autre. Nous émettons deux hypothèses qu'il conviendrait de mettre en débat dans un corpus empirique plus consistant. La première résiderait dans la méthodologie mobilisée : la relation établie par l'entretien semi-directif permettrait à l'interviewé de structurer sa pensée et de s'abstenir de tenir des propos, aberrants voire délirants, selon les termes de Servais. L'entretien semi-directif, comme nous avons pu le montrer, permet de sortir du cadre de l'« instantané » et du « spontané » et révèle le point de vue des acteurs qui met à distance le ludique et la mise en scène choisis par le zoo. La seconde hypothèse consisterait à penser l'évolution des mentalités depuis 2012, date des travaux de Véronique Servais. En dépit de l'opérationnalité limitée que permet l'introduction de la sensibilité animale dans le cadre légal français, elle démontre néanmoins un souci si ce n'est un processus transitionnel annonçant la nouvelle place de l'animal dans le corps social⁷⁷. D'ailleurs le monde documentaire s'est saisi de la question : la diffusion de programmes télévisés

⁷⁶ Véronique Servais, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *op. cit.*

⁷⁷ Si notre hypothèse consistant en la possibilité d'une évolution des mentalités sur un temps relativement court peut paraître utopique, certains événements sociaux se sont inscrits, du moins symboliquement ces dernières années, dans un rejet des pratiques antérieures. L'exemple de la ville de Paris qui s'engage, bien que timidement, à devenir une ville sans animaux sauvages dans les cirques ou encore la médiatisation des pourfendeurs des cirques sans animaux dans d'autres villes participent, selon nous, à l'éveil des consciences. L'observatoire « Politique et animaux » rend compte de l'action des politiques sur la condition des animaux : ainsi, une campagne informe les citoyens des démarches à effectuer auprès des mairies pour interdire la venue de cirques avec animaux sauvages. « Entre les cirques et les mairies, un dialogue à (ré)inventer », titre de la Gazette des communes de janvier 2019, montre combien le sujet est central, d'autant que le maire représente l' élu de proximité.

quotidiens comme les documentaires animaliers ou encore l'émission « Une saison au zoo » paraissent représenter des vecteurs d'intégration du zoo dans l'espace social et environnemental⁷⁸.

Devenu acteur dans la préservation de la biodiversité en participant à des actions de conservation *ex* et *in situ* des espèces animales, la permanence de l'existence du zoo révèle notre capacité ou notre incapacité à intervenir sur le maintien des équilibres éco systémiques. D'aucuns estiment que la place des animaux dits sauvages se trouve dans la nature et si le zoo n'en est pas encore à œuvrer à sa propre disparition, Justine, se propose, en combinant action individuelle et collective, d'agir sur le terrain :

« Moi, j'aime bien le zoo mais quand je serai grande, j'aurai une réserve en Afrique avec plein de copains et de copines et on laissera vivre dans la nature ».

⁷⁸ Les auteures de cet article sont conscientes des biais existants dans la mise en scène des documentaires animaliers lesquels peuvent faire l'objet de trucages. De la même manière, les émissions ou séries mettant en scène le zoo diffusent un discours construit en faveur du zoo. Toutefois, il n'en demeure pas moins que ces supports ludiques sont des vecteurs d'ouverture sur le monde animal qu'il serait utile de confronter à la critique pour donner à voir une réalité objectivée de l'animalité captive.

Bibliographie

- Baratay, Éric et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, 1998.
- Beck, Corinne, « En guise de conclusion », dans Corinne Beck et Fabrice Guizard (dir.), *La bête captive au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Amiens, Encrage, 2012, p. 179-185.
- Berthier, Jean Luc, « Histoire générale et évolution des zoos (cycle des 220 ans de la Ménagerie) », 2014, 1 heure 12 min et 5 secondes, <https://www.mnhn.fr/fr/video/x22zi0x>, site consulté le 12 novembre 2015.
- Chapouthier, Georges, « Le statut philosophique de l'animal : ni homme, ni objet », *Le Carnet PSY*, n° 139, 2009, p. 23-25.
- Coenen-Huther, Jacques, « La sociologie et la géographie : concepts, analogies, métaphores », *Revue européenne des sciences sociales*, n° 38, 2000, p. 141-158.
- Dubar, Claude, *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 2015 [1991].
- Dubois, Jean, Albert Dauzat et Henri Mitterand, *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse, 2011.
- Dumont, Fernand et Yves Martin, « Aménagement du territoire et sociologie », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 5, n° 10, 1961, p. 257-265.
- Durrell, Gerald, *L'arche immobile*, Paris, Stock, 1977.
- Estebanez, Jean, « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *L'espace géographique*, n° 2, 2010, p. 172-179.
- Estebanez, Jean, Emmanuel Gouabault et Jérôme Michalon, « Où sont les animaux? Vers une géographie humanimale », *Carnets de géographes*, n° 5, 2013, p. 1-9.
- Estebanez, Jean et Jean François Staszak, « Animaux humains et non-humains au zoo. L'expérience de la frontière animale », dans Annik Dubied (dir.), *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivité*, Genève, Droz, 2012, p. 149-174.
- Falardeau, Jean-Charles, « Géographie humaine et sociologie », *Revue de géographie jointe au Bulletin de la Société de géographie de Lyon et de la région lyonnaise*, vol. 25, n° 4, 1950, p. 342-346.
- Gardin, Jean, Richard Raymond et Anne-Paule Mettoux, « Quelle sociologie pour les géographes, quelle géographie pour les sociologues? », *Strates*, n° 11, 2004, p. 1-16.
- Giroux, Valéry et Renan Larue, *Le véganisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2017.

- Glou, Éric et Christelle Hinnewinkel, « Introduction », *Géographie et cultures*, n° 69, 2009, p. 3-10.
- Hediger, Heini, *Les animaux sauvages en captivité. Introduction à la biologie des jardins zoologiques*, Paris, Payot, 1953.
- Hegi, Vera, *Les captifs du zoo. Souvenirs d'une gardienne de jardin zoologique*, Paris, La bibliothèque, coll. « L'ombre animale », 2014 [1942].
- Houvenaghel, Christelle et Florian Sigronde Boudel, « Zoos, dérives et animaux sauvages », *Revue trimestrielle de la LFDA*, n° 94, 2017, p. 23-26.
- Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste, *L'éthique animale*, Paris, Presses universitaires françaises, 2008.
- Joulian, Frédéric et Christophe Abegg, « Zoos et cause animale. Perspectives éthologiques et anthropologie », *Techniques et culture*, n° 50, 2008, p. 121-143.
- Karumba, Tony, « Les guerriers masai : de chasseurs à protecteurs de lions », *Sciences et avenir*, n° 10, 2016, https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/grands-mammiferes/les-guerriers-masai-de-chasseurs-a-protecteurs-de-lions_105205, site consulté le 04 février 2019.
- Krause, Bernie, *Des Doors au grand orchestre animal*, France culture, 2015 <http://www.franceculture.fr/emissions/la-marche-des-sciences/bernie-krause-des-doors-au-grand-orchestreanimal>, site consulté le 08 août 2017.
- Le Marec, Joëlle, « Les pratiques de visite au zoo », *Questions de communication*, n° 32, 2017, p. 75-104.
- Loisel, Gustave, *Histoire des ménageries de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Octave Douin et Henri Laurens, 1912.
- Lussault, Michel, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace*, Paris, Seuil, 2007.
- Martouzet, Denis et Nicole Mathieu, « Habiter, une affaire d'affects : dialogue et confrontations », dans Denis Martouzet, *Ville aimable*, Tours, Les Presses universitaires François Rabelais, 2014, p. 13-32.
- Marvin, Garry, « L'animal de zoo. Un rôle entre sauvage et domestique », *Techniques et culture*, n° 50, 2008, p. 102-119.
- Mathieu, Nicole, « L'environnement dans la géographie urbaine actuelle, diagnostic et perspective », *Actes du Colloque national d'écologie urbaine*, 1992, p. 124-131.
- Matignon, Karine Lou (dir.), *Révolutions animales. Comment les animaux sont devenus intelligents?*, Paris, Les liens qui libèrent, 2016.
- Morin Edgar., « L'efficacité organisationnelle et le sens du travail », dans Thierry C. Pauchant (dir.), *La quête du sens : gérer nos organisations*

- pour la santé des personnes, de nos sociétés et de la nature*, Montréal, Québec Amérique, 1996, p. 259-287.
- Pouillard, Violette, « Le “braconnage” des autres, les prises des uns. Naissance du conservationnisme international en Afrique (v. 1900-v. 1950) », *Revue semestrielle de droit animalier*, n° 2, 2017, p. 257-274.
- Pouillard, Violette, « En captivité. Politiques humaines et vies animales dans les jardins zoologiques du XIX^e siècle à nos jours. Ménagerie du Jardin des Plantes, zoos de Londres et Anvers », thèse de doctorat en histoire, Lyon, Université de Lyon en cotutelle avec l'Université libre de Bruxelles, 2015.
- Pouillard, Violette, « Quelques éclairages sur l'histoire des relations entre hommes et animaux de zoo, issus du jardin zoologique de Londres (1828-vers 2000) », *Histoire urbaine*, n° 44, 2015, p. 125-138.
- Regnaud, Hervé, et Virginie Vergne, « Quelle est la nature de la géographie physique? », *L'Information géographique*, vol. 82, n° 1, 2018, p. 10-18.
- Reguig-naya, Delphine, « Descartes à la lettre : poétique épistolaire et philosophie mondaine chez Madame de Sévigné », *Dix-septième siècle*, n° 3, 2016, p. 511-525.
- Servais, Véronique, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 6, n° 3, 2012, p. 157-184.
- Servais, Véronique, « Zoos, éducation et malentendus. Essai d'anthropologie des émotions du visiteur de zoo », *Cahiers d'éthologie*, n° 19, 1999, p. 1-16.
- Sorre, Max, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, La petite bibliothèque sociologique internationale, Paris, 1957.
- Staszak, Jean François, « Qu'est-ce que l'exotisme? », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 148, 2008, p. 7-30.
- Steiner, Achim, « Construire un avenir pour la faune et la flore. La stratégie mondiale de conservation des zoos et aquariums », 2004, http://www.waza.org/files/webcontent/1.public_site/5.conservation/conservation_strategies/building_a_future_for_wildlife/WZACS_FR.pdf.
- Van Campenhoudt, Luc et Raymond Quivy, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2011 [1995].
- Véron, Ophélie, « Défendre les animaux : état des lieux et réflexions stratégiques », *conférence lors du festival végane*, Montréal, You tube, le 4 novembre 2017, 46 min 24 sec.
- Volvey, Anne, « Épistémologie, pluridisciplinarité », *Séminaire de l'École doctorale SESAM*, Université de Lille, 2 mai 2016.

WAZA, *Une stratégie globale de l'aquarium pour la conservation et la durabilité*, 2009, <https://www.waza.org/priorities/conservation/conservation-strategies/>.

WAZA, *Une stratégie mondiale des zoos et aquariums pour la conservation*, 2004, http://www.waza.org/files/webcontent/1.public_site/5.conserva-tion/conservation_strategies/building_a_future_for_wildlife/WZACS_FR.pdf, consulté le 12 janvier 2013.